

Articoli/13

Politique de la puissance: le projet technique d'étrangeté

di Michel Faucheux

Articolo sottoposto a peer review. Ricevuto il 27/09/13. Accettato il 09/10/13

Since the XIXth century Industrial Revolution, modern technology has become a power which not only transforms our world but produces it. In other words, technology is now a political power. It is becoming a factor of strangeness whereas human beings are more and more strangers in this world, more and more "obsolescent" (Günther Anders). In this paper, we will try to define the main characteristics of this technological strangeness process which erases the imprint of the humankind on the world.

La technique, on le sait, est intimement liée au politique. Pour les Sophistes, en effet, le savoir revêt la forme de recettes techniques qui peuvent être enseignées et codifiées. La politique relève d'une technique de la parole (comprenant la maîtrise de l'argumentation, du raisonnement rhétorique et de l'usage correct du langage) et est envisagée dans une perspective instrumentale.

Ainsi, dans la *Rhétorique* Aristote définit la technique du Sophiste comme l'art de rendre le plus faible des deux arguments le plus fort. De même, pour lui, la mécanique est le domaine «où le plus petit domine le plus grand», une petite force permettant d'équilibrer les poids les plus lourds. Le procédé sophiste du retournement contre l'adversaire de son propre argument fait écho au renversement de puissance produit par les machines simples, au point que la pensée technique a pu se modeler sur l'action sur les hommes. «La réflexion technique a conçu l'action sur la nature dans les formes et sur le modèle de l'action sur les hommes. Elle a vu dans les instruments techniques les moyens d'une domination sur les choses analogues à celle que le rhéteur exerce sur l'assemblée grâce à sa maîtrise du langage»¹.

La technique est, autrement, dit, une rhétorique de l'action qui se confond avec la politique, comme le montre le mythe du *Protagoras* (320c sqq.). Faire de la politique, c'est donc acquérir une technique qui garantit un pouvoir. La politique est pouvoir parce que la technique donne à l'homme ce pouvoir. Les Sophistes introduisent plusieurs équivalences: dire et faire,

¹J. P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris 1974, p. 55

rhétorique et pouvoir, technique et politique. Si selon Gorgias «le mot est un despote tout puissant»², la parole tout comme la technique garantit à l'homme une puissance familière sur autrui et sur le monde.

Il y a une technique de la politique qui assure à celle-ci le pouvoir sur les hommes. C'est bien ainsi que l'on doit lire, par exemple, *Le Prince* de Machiavel (1532) qui est un traité politique énonçant les techniques pour s'assurer d'un pouvoir effectif. Comme l'écrit, Raymond Naves, recourant à la métaphore de l'horlogerie, «ce patriote nostalgique (Machiavel) s'est tellement intéressé à la mise au point de son mécanisme qu'il l'expose pour lui-même, comme une belle pièce d'horlogerie: le but final aura alors l'air surajouté, et surtout, l'horloger s'effacera totalement derrière son œuvre, sans un mot, sans une arrière pensée quand fonctionnent les rouages du crime ou de la félonie. Nous sommes en présence d'un parfait technicien»³.

La révolution industrielle bouleverse cependant la relation entre politique et technique car celle-ci abandonne le rôle de simple instrumentation qui était le sien. La technique, par le biais de la robotisation de la machine à vapeur devient puissance qui produit le monde (et ne se contente plus de le transformer selon le vœu des hommes). En cela, elle n'est plus au service de la politique, elle est par elle-même puissance politique, «force époquale». «Plus la technique passe de la théorie à la pratique sociale-devient facteur politique- et finalement une force époquale (Gunther Anders parle d'un «état du monde nommé technique»), plus toutes les activités humaines sont absorbées par elle; et plus elle échange alors sa position d'objet héritée contre celle de sujet humain. Les machines se substituent aux forces de travail, la liberté de l'agir est remplacée par le primat de la technique sociale et emprisonnée dans les contraintes factuelles prétendues être «sans alternative»⁴. Pour le dire autrement, ce qui caractérise les temps modernes, c'est la dimension de plus en plus superflue de l'être humain qui se double d'une «étrangeté au monde»⁵ tandis que la technique devient principe politique qui gouverne l'ordre du monde. La technique est précisément ce processus politique qui est vecteur d'étrangeté.

Nous définirons, dans cet article, les caractéristiques du projet d'étrangeté de la technique qui met en cause le statut de l'être humain tout en effaçant l'empreinte de celui-ci sur le monde. Ce processus technique d'étrangeté se caractérise par le développement moderne d'une anthropotechnique qui transforme l'homme en produit. Ainsi la technique devient puissance politique qui assigne à l'être humain le destin de la chose.

²W.K.C Guthrie, *Les sophistes*, Paris 1976, p. 52

³Raymond Naves, «Introduction à Machiavel», *Le Prince*, Paris 1968, p.XVII

⁴Christian Dries, «Günther Anders et Hannah Arendt, esquisse d'une relation», in Gunther Anders, *La bataille de cerises*, Paris 2013, p. 158

⁵*Ivi* p.157

Le projet technique d'étrangeté

Tout au long du XXe siècle, nous en avons fait l'hypothèse⁶ que la technique moderne caractérisée depuis la révolution industrielle par une logique de puissance développe un projet métaphysique d'étrangeté qui vise à éliminer l'être humain et le sens qu'il prête au monde. La machine à vapeur est l'emblème de cette technique, qui, par le biais de la robotisation, vise à la puissance, comme le suggère Alain Gras:

«La nouveauté de la machine industrielle provient donc de son accouplement à un moteur qui tire son pouvoir d'un feu interne. Elle est déjà un robot au sens commun puisqu'elle fournit du travail sans qu'apparemment personne n'en soit à l'origine. En cela, elle marque une discontinuité majeure avec la machine à l'ancienne qui se concevait comme un moyen de démultiplier la puissance vivante, celle des hommes, esclaves souvent, des animaux, bœufs et équidés principalement ou bien empruntait provisoirement à la terre sa force vive qu'elle lui rendait, eau, vent, ou même soleil dont les végétaux avaient retenu une faible part de la force»⁷.

La machine à vapeur est un robot qui introduit une rupture non seulement avec les formes anciennes de machine mais aussi entre la technique et le monde. Ce qui distingue le robot, en effet, ce n'est pas seulement son automatisation (tels étaient déjà les automates anciens) mais son autonomie qui s'impose à la société entière. C'est bien la robotisation qui engendre crainte et angoisse sociales, lorsque, par le biais de la mise en place de tâches répétitives, l'ouvrier devient le serviteur de la machine, voire un dispositif de cette machine lui-même. La révolution industrielle est, en ce sens, une rupture anthropologique qui bouleverse, inverse, la place de l'homme dans la nature, sa relation à la technique: le règne de l'homme s'efface au profit de celui de la machine dès lors que le projet de la modernité est guidé, comme le suggère Peter Sloterdijk, par une mobilisation et une «utopie cinétique⁸»: il s'agit bien, en effet, désormais, de faire mouvoir le monde par la technique devenue vecteur politique de puissance.

La violence de masse perpétrée par les états modernes pendant la Première Guerre Mondiale qui procède à une mobilisation totale de la technique au service du massacre à grande échelle, témoigne de la mise en place cette logique d'élimination industrielle de l'être humain. La Première Guerre Mondiale, par l'explosion de violence de masse qui la caractérise, procède, en effet, à un changement de statut du combattant qui devient une victime indifférenciée, fondue dans la masse, promise à la boucherie industrielle⁹. Ce que l'historien George Mosse nomme «la brutalisation des

⁶ Sur ce point voir Michel Faucheux, *Le golem et la cybernétique, éléments de fantastique technologique*, Paris, Editions du Sandre, 2008 et Michel Faucheux, *La tentation de Faust*, Paris 2012

⁷ Alain Gras, *Fragilité de la puissance*, Paris 2003, p. 14

⁸ Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, Paris, Points Seuil, 2003, p. 23

⁹ Sur ce point Cf. Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris 2000.

sociétés européennes»¹⁰, c'est cet ébranlement de la culture humaniste qui promet l'individu au destin de cadavre produit par la boucherie de la guerre industrielle et le réduit à du «matériel humain». Comme l'écrit l'historien italien Emilio Gentile, «l'homme européen, durant la Grande Guerre, avait été l'artisan, le protagoniste et la victime des «derniers jours de l'humanité» comme les qualifia en 1922 le moraliste et critique viennois Karl Kraus en évoquant dans un long drame théâtral «les années durant lesquelles des personnages d'opérette ont joué la tragédie de l'humanité»¹¹.

C'est sur cet effondrement symbolique que prospère l'idéologie meurtrière, raciste et antisémite, du nazisme qui, dans la Shoah, procède à la mobilisation industrielle de la technique, organisant le premier génocide industriel de l'Histoire¹². La technique est, en effet, au cœur de l'entreprise nazie. Les camps d'extermination sont des usines de mort, comme le souligne Henry L Feingold: «Auschwitz fut aussi une extension banale du système industriel moderne. Au lieu de manufacturer des biens de consommation, la matière première était faite d'êtres humains et le produit fini était la mort, tant d'unités par jour portées minutieusement sur les courbes de production de l'usine. Les cheminées, symbole du système industriel moderne, crachaient une fumée acre produite par la combustion de la chair humaine. Le réseau ferroviaire moderne européen, remarquablement organisé, apportait aux usines un nouveau type de matière première. [...] Ce dont nous fûmes témoins n'était ni plus ni moins qu'un plan massif d'ingénierie sociale»¹³.

A Auschwitz, l'opération d'extermination est affaire d'ingénierie qui relève de l'innommable»¹⁴. Si l'impossibilité de dire et de nommer est, en effet, la marque même d'Auschwitz, c'est que le monde devient étrange parce que l'homme lui devient étranger et est condamné à l'«obsolescence»¹⁵. Le projet technique d'étrangeté est d'abord là, dans la mise en route d'un génocide industriel qui a aussi pour effet l'effacement métaphysique de l'empreinte humaine sur le monde et la suspension du sens et du dire. En cela, comme le suggère Georges Bensoussan, on peut avancer que la barbarie nazie interroge notre temps: «pour décrire le XXe siècle, le discours pédagogique a continué de placer côte à côte le progrès technique et la barbarie sans comprendre qu'il n'y a pas l'un et l'autre, mais l'un dans l'autre. C'est pourquoi l'enseignement de la *Shoah* doit être centré sur une

¹⁰ George L Mosse, Edith Magyar, *De la Grande Guerre au totalitarisme: la brutalisation des sociétés européennes*, Paris 2003.

¹¹ Emilio Gentile, *L'apocalypse de la modernité, la Grande Guerre et l'homme nouveau*, Paris 2011, p.31.

¹² Cf. l'ouvrage fondamental de Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris 2006, t 1, 2 et 3.

¹³ L. Feingold, cité in Zygmunt Bauman, *Modernité et Holocauste*, Paris 1989, p.31-32.

¹⁴ Cf. Claude Lanzmann, «Représenter l'irreprésentable», *Nouvel Observateur*, 2004, p.6-9 «Un film pour des raisons administratives doit avoir un titre. J'en ai tenté plusieurs, tous insatisfaisants. La vérité est qu'il n'y avait pas de nom pour ce que je n'osais même pas appeler «l'événement». Par devers moi et comme en secret, je disais «la Chose». C'était une façon de nommer l'innommable. Comment aurait-il pu y avoir un nom pour ce qui était absolument sans précédent dans l'histoire des hommes?»

¹⁵ Gunther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Paris, 1958.

question seule: le monde totalitaire et la *Shoah* furent-ils un dérapage de notre siècle ou l'emblème même de notre temps¹⁶.

En outre, comme le montre Gunther Anders, le largage sur Hiroshima et Nagasaki d'une bombe atomique en 1945 est cette autre catastrophe morale, symbolique et politique, qui illustre notre capacité technique d'anéantissement et trahit notre résignation à accepter l'obsolescence de l'homme. «Notre visée constante est de produire quelque chose qui peut fonctionner sans nous et se passer de notre assistance, de produire des outils par lesquels nous nous rendons superflus, par lesquels nous éliminons et nous «liquidons». Cela ne change rien que jusqu'ici nous soyons restés loin d'atteindre ce but final. Ce qui compte c'est la tendance. Et sa devise est: «sans nous»¹⁷.

Pensé comme obsolète, l'être humain, voit son empreinte s'effacer du monde au profit d'un univers technicisé de la chose, de l'artifice. C'est cet effacement de l'empreinte humaine qui suscite un sentiment radical d'étrangeté provoqué par le détournement de la technique. En se détournant, la technique qui, non seulement ne participe plus au processus d'humanisation, mais, au contraire, ébranle voire détruit l'espèce humaine, change de sens. Elle ouvre la voie au projet politique d'édification d'un univers radicalement nouveau procédant à l'effacement du sens humain.

Dispositif technique et désubjectivation

La technique est d'autant plus un instrument de pouvoir qu'elle est en même temps son revers, un instrument d'asservissement. Elle confère à l'être humain un pouvoir parce qu'elle asservit autrui. Selon le philosophe Peter Sloterdijk, elle posséderait, de manière plus fondamentale, un pouvoir de domestication car l'être humain ne s'accomplirait, ne s'élèverait que par le biais d'une anthropotechnique: «En vérité, l'expression «anthropotechnique» désigne un théorème philosophique et anthropologique de base selon lequel l'homme lui-même est fondamentalement un produit et ne peut donc être compris que si l'on se penche, dans un esprit analytique, sur son mode de production»¹⁸.

Dans cette perspective, la civilisation serait le fruit d'une entreprise politique de domestication technique édifiant des parcs humains. «Depuis le *Politikos* (de Platon) et depuis la *Politeia*, il existe au monde des discours qui parle de la communauté des hommes comme d'un parc zoologique qui est aussi un parc à thèmes; le fait de tenir des hommes dans des parcs ou dans des villes apparaît désormais comme une mission relevant de la politique. Ce qui se présente comme une réflexion sur la politique est en vérité une réflexion fondamentale sur les règles permettant la gestion du parc humain»¹⁹. L'art,

¹⁶ Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage*, Paris 2003, p.19.

¹⁷ Gunther Anders, *Die atomare Drohung*, cité in préface Jean Pierre Dupuy, Gunther Anders, *Hiroshima est partout*, Paris 2008, p. 23.

¹⁸ Peter Sloterdijk, *La domestication de l'être*, Paris 2000, p.18

¹⁹ Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, Paris 2000, p.45

la littérature, la philosophie, les Humanités domestiqueraient l'être humain et lui permettraient d'échapper à la sauvagerie et de maîtriser ses instincts. En cela, «la domestication de l'être humain constitue le grand impensé face auquel l'humanisme a détourné les yeux depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours»²⁰.

A partir de la Révolution industrielle, on peut avancer cependant que l'être humain ne se «domestique» plus lui-même ou, si on ne veut pas s'enfermer dans la définition étroite et provocatrice de Sloterdijk, ne se construit plus grâce à la technique. Il est, au contraire, transformé, réduit et même annihilé par la primauté d'une technique devenue désormais puissance (politique). La cybernétique est, au lendemain de la seconde Guerre Mondiale, la science inaugurale qui, née de la recherche militaire, substituant les possibilités de la machine à celle d'un être humain pulvérisé par l'Histoire récent, inaugure un monde de l'artifice dans lequel celui-ci n'est plus qu'une pièce jetable et éliminable. Le terme «cybernétique» auquel recourt Wiener vient du grec *kubernesis* qui renvoie à l'action de gouverner un navire. Il désigne une approche logico-mathématique traitant des processus de communication et de commande à partir de laquelle s'élaboreront les fondements de l'informatique et de l'intelligence artificielle. «Nous avons décidé de désigner le champ entier de la théorie du contrôle et de la communication, aussi bien dans les machines que chez les êtres vivants sous le nom de Cybernétique»²¹. Etudiant la façon dont l'information, commune aux machines et aux êtres vivants, circule et s'organise, ce qui permet de contrôler et gouverner, la cybernétique enregistre le processus d'obsolescence qui frappe l'être humain. Elle en fait le principe d'une organisation nouvelle du monde selon une logique élargie du dispositif qui ne différencie pas êtres humains et machines puisqu'ils relèvent d'un même être informationnel.

Comme le suggère Giorgio Agamben, le dispositif technique contemporain procède, en effet, à une «désobjectivation». «Ce qui définit les dispositifs auxquels nous avons à faire dans la phase actuelle du capitalisme est qu'ils n'agissent plus par la production d'un sujet mais bien par des processus que nous pouvons appeler des processus de désobjectivation»²². Si le dispositif technique contemporain désobjectivise, il transforme aussi plus radicalement l'espèce humaine en artefact et l'artificialise. La technique ancienne construisait l'être humain, le dispositif technique contemporain, s'édifiant sur sa désymbolisation, le désobjectivise et l'artificialise. Donna Haraway remarque justement: «les machines de la fin du XXe siècle ont rendu tout à fait ambiguë la différence entre naturel et artificiel, corps et esprit, auto-développement et création externe, et tant d'autres qui permettaient d'opposer les organismes aux machines, sont devenues très vagues»²³.

²⁰ *Ivi* p. 40

²¹ Norbert Wiener, *Cybernétique et société*, Editions des deux Rives, 1952, p.287-288

²² Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris 2007, p.43.

²³ Donna Haraway *Manifeste cyborg*, Paris 2007, p.35.

Nous assistons à un renversement de sens de la technique. Ce n'est plus la technique qui est la marque de «l'humain méconnu»²⁴ mais le dispositif technique contemporain qui dissimule et efface l'empreinte humaine. Ainsi l'homme devient-il aussi inconnu à lui-même que le deviennent, à ses yeux, les productions techniques qui ne cessent de gagner en étrangeté. Le dispositif technique ne produit plus de la familiarité mais de l'étrange, ne participe plus à la construction de l'être humain mais le détruit tout en désintégrant le sens. Notre monde s'est édifié sur ce désastre là. Il est, en effet, une épreuve de l'étrangeté, celle d'un être humain devenu artefact et d'un univers qui s'artificialise, où l'empreinte humaine, le sens humain s'effacent ou ont été effacés.

Cette étrangeté est la marque d'une rupture anthropologique et politique ouverte par la technique lorsqu'elle devient puissance: est mise en cause l'espèce humaine au profit d'une technique qui transforme l'individu en produit et élément déssubjectivé de ses dispositifs.

Eléments d'anthropotechnique contemporaine

L'être humain n'est plus désormais que l'élément en voie d'obsolescence d'un vaste dispositif technique. Il forme un dispositif étroit avec la machine qu'il ne cesse de servir alors même qu'il paie des services: il achète des billets de train, d'avion, gère ses comptes sur Internet, paie le péage à des bornes d'autoroute etc. Pour réaliser ses tâches quotidiennes, il ne cesse de devoir manipuler des automates qui lui imposent leur ordre et leur logique, qu'il se rende dans des agences de voyage, des bureaux de poste, des gares ou des aéroports, des cinémas, des loueurs de voitures, de DVD etc. Au sein du dispositif économique-technique contemporain, la machine impose son mode de fonctionnement et de pensée à l'homme qui est obligé de s'y résoudre.

Plus généralement, ce sont les métiers eux-mêmes qui se trouvent automatisés tandis que le travail change de sens: il n'est plus un mode d'accomplissement de l'être humain et de reconnaissance sociale, une façon de donner sens à sa vie, il est un moyen d'intégrer chacun dans le vaste dispositif technique qu'est devenue la société. Il est une liquidation de l'humanité en nous. Déjà, dans les années 1960 Aurel David signalait l'amorce de ce processus d'automatisation qui rend l'homme superflu: «l'organisation du travail a introduit une sorte de chasse à l'homme dans l'usine. Le corps humain est le seul point faible d'un ensemble mécanique. Ce n'est qu'au moment où le dernier homme aura été chassé de l'usine que l'on pourra envisager le perfectionnement harmonieux et sans limites de l'ensemble des machines. Considéré en tant que machine, l'homme n'est même pas bon à servir les machines»²⁵.

Voilà pourquoi le corps humain doit lui-même être fabriqué par la technique. Le corps nouveau est un produit à la durée de vie allongée par

²⁴ Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris 1958, p.9

²⁵ Aurel David, *La cybernétique et l'humain*, Paris 1965, p.85.

la technique médicale dont le sens est d'abord économique. Ce pur produit corporel que nous sommes devenus ne possède plus une âme ou une conscience comme le postulait l'anthropologie classique mais un mental, signe de sa robotisation. Comme le suggère Robert Redeker, «le mental n'a rien d'un univers, il ne possède pas de sous-couches que les archéologues pourraient explorer, risquant de déclasser la psychanalyse. Il est une force au sens mécanique du terme, il est du psychique matérialisé, solidifié dans du physique. Il n'enveloppe aucun infini. [...] Tout nous autorise à identifier le mental -cette volonté au front de taureau, sœur de la bêtise- avec la mécanisation du vouloir [...] Une volonté mécanisée (celle dont le sport et l'entreprise nous fournissent le modèle) se retourne contre elle-même, s'annule: elle devient une contrefaçon, un simulacre, elle est devenue prisonnière du mental, cet artefact contemporain»²⁶.

Objet d'une anthropotechnique qui désormais le désobjective, l'être humain se réduit à un corps fabriqué par l'idéologie de la consommation. Le soin de l'âme, la culture, l'éducation qui visait à une élévation de l'esprit sont remplacés par le souci du développement personnel et un entretien physique intensif par le sport.

C'est que ce nouvel être doit avoir pour seule caractéristique la performance. Il doit se mettre au service d'un modèle économique qui a pour seul objectif, la croissance, l'accumulation de biens au prix d'un paradoxe contemporain. Si la marchandise doit être éphémère pour être remplacée le plus rapidement possible, l'être humain (occidental) doit, grâce aux progrès de la médecine, vivre plus longtemps pour demeurer au travail plus longtemps et devenir ainsi un produit économiquement rentable.

Artefact, l'être humain devient ainsi l'objet d'une pratique de l'évaluation qui précisément va permettre de mesurer son efficacité. Cette pratique de l'évaluation qui ne cesse de se généraliser de l'entreprise à l'université a aussi une fonction de désobjectivation. Elle assigne à l'être humain le sens de sa vie: être productif, devenir le rouage, le nœud de connexion performant d'une société. On mesure l'écart qui existe entre l'anthropologie traditionnelle qui assigne à l'homme le rôle de s'élever par la culture et cette anthropotechnique contemporaine qui lui impose la seule fonction de performance.

L'être humain n'est plus qu'une source d'énergie qui fait fonctionner le dispositif technique du monde. Il est un être informationnel devenu nœud de connexion dans le vaste réseau du monde. Il est le produit désobjectivé d'un processus technique et politique de déshumanisation qui l'a fait basculer dans l'ordre nouveau de l'artificiel. Dans l'univers qui est le nôtre, la vérité est devenue elle-même une machine. Ce n'est plus le ciel des idées qui est en nous mais une usine à idéologie qui nous tient lieu de pensée et produit en nous un nouvel artifice: l'illusion de la pensée. «Dans un monde marqué par le fordisme, le travail à la chaîne, l'accélération de la production, le devenir industriel de la guerre et du soldat (comme cela a été justement

²⁶ Robert Redeker, *Egobody*, Paris 2010, p.33-35.

perçu par Ernst Jünger, il était inévitable que la vérité elle-même devînt une machine ou que le système de vérités devint une usine [...]. La gît le secret du conformisme intellectuel au XXe siècle: le système des idées était devenu, à l'insu de tous, une usine à vérités»²⁷.

Conclusion

Formaté par la logique économique-technique, réduit à devoir être la pièce d'un dispositif, l'être humain est devenu un pur «produit». Mais on voit bien ce qui sépare ce processus de la «fabrique de l'homme occidental» qui, dans l'idéal humaniste, se faisait par la culture. Si celle-ci avait pour fonction de construire et d'élever l'individu au-dessus de ses instincts, le processus anthropotechnique contemporain est un processus de désubjectivation de l'être humain qui, instrumentalisé, est absorbé par le dispositif technique et socio-économique contemporain.

La question kantienne «qu'est ce que l'homme?» n'a plus désormais de sens car l'homme est de moins en moins conduit à se penser comme un être problématique. Dans le monde où la technique est devenue puissance et principe de politique, «il n'y a plus de pourquoi». Le sens s'est enfui avec l'homme ancien et s'est dissous dans le processus technique qui l'a absorbé et refoulé. Comme l'écrit Pierre Legendre, «il n'est au pouvoir d'aucune société de congédier le «pourquoi?», d'abolir cette marque de l'humain. Et pourtant...L'effondrement du questionnement, en cet Occident trop sûr de lui-même, est aussi impressionnant que ses victoires scientifiques et techniques»²⁸. C'est précisément parce que la technique en se métamorphosant en politique congédie le sens et convoque l'épreuve terrifiante de l'étrangeté.

On voit, alors, en creux, se dessiner l'impérieux projet politique qui devrait mobiliser les écoles d'ingénieurs, les universités, la société tout entière: réinstaurer la question du pourquoi, interroger plus particulièrement la technique, la soumettre à l'épreuve du sens. L'une des voies à suivre est alors sans nul doute de faire que l'éthique ne soit pas un discours extérieur à la technique mais une pensée intérieure à sa conception. Une autre voie est de mettre en œuvre une technologie, une science (humaine) de la technique²⁹ qui permette de la questionner, de mettre à jour le projet métaphysique qui est le sien. Une technologie pourrait ainsi permettre de penser une relation nouvelle de l'homme et de la machine. Elle ferait de la pensée critique un élément de connaissance de l'univers artificialisé qui est le nôtre. Elle contribuerait à entamer un mouvement de réappropriation de la technique capable alors de redevenir un principe de subjectivation ou, en d'autres termes, une «co-naissance», l'élément d'une naissance et d'une éclosion de l'être humain à lui-même.

²⁷ Robert Redeker, *Egobody*, cit., p.53.

²⁸ Pierre Legendre, *La fabrique de l'homme occidental*, Paris 1996, p. 7.

²⁹ Cf. le projet d'A.G Haudricourt, de penser la technologie comme science humaine, in *La technologie science humaine*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris 1987.